

KATARZYNA WOŁOWSKA

PARADOXE ET FIGURES APPARENTÉES :
QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE CRITÈRE SÉMANTIQUE
DANS LES INVENTAIRES RHÉTORIQUES

I. INTRODUCTION : PARADOXE COMME FIGURE RHÉTORIQUE

Bien que susceptible de résumer à peu près la signification du terme de *paradoxe*, sa définition courante (*opinion contraire à l'opinion communément admise*, PETIT ROBERT 1979) ne suffit pas à rendre compte de toute la portée de cette notion, et encore moins de la multitude d'approches théoriques (philosophique, logique, rhétorique, littéraire, linguistique...) du phénomène appelé ainsi. Chacun de ces domaines propose en effet sa propre définition du paradoxe et les outils méthodologiques servant à décrire ce phénomène changent selon la perspective dans laquelle on l'envisage.

En philosophie, le paradoxe est identifié à l'aporie, c'est-à-dire à un raisonnement qui part des prémisses correctes pour en arriver à une conclusion inacceptable (les apories les plus célèbres sont celles de Zénon d'Elée, 490-430 av. J.-C., qui les utilisait pour prouver entre autres l'impossibilité du mouvement). La logique, elle, envisage le paradoxe par rapport aux catégories de la vérité (V vs F) en se concentrant surtout sur le *paradoxe du menteur*, fondé sur le mécanisme du cercle vicieux (si le menteur dit *je mens*, il dit la vérité, mais par conséquent il ment..., cf. GODART-WENDLING 1996). Mais la logique étudie avant tout la structure formelle du paradoxe, alors qu'ici, il ne sera question que du paradoxe de langue, *i.e.* explicité par des moyens verbaux, donc relevant du langage naturel. Ce type de pa-

Dr KATARZYNA WOŁOWSKA – Maître assistant à l'Institut de Philologie romane de l'Université Catholique de Lublin ; adresse pour correspondance : Al. Raławickie 14, PL 20-950 Lublin ; e-mail : wolowska@kul.lublin.pl

radoxe est étudié par les disciplines qui ont pour l'objet la langue, que ce soit directement (la linguistique) ou indirectement (rhétorique, poétique, études littéraires).

Le problème abordé dans cet article concerne le paradoxe entendu d'un côté comme une figure rhétorique et de l'autre comme un mécanisme sémantique particulier. Il semble en effet que la portée de ce dernier ne coïncide pas forcément avec celle qui se trouve assignée aux *figures du discours* par la rhétorique. Celle-ci, prompte à multiplier les types de figures en inventant pour chacune une appellation propre, se soucie parfois peu du critère sémantique susceptible de servir à établir une classification hiérarchique des figures. En privilégiant souvent les manifestations formelles en surface (réalisation morpho-syntaxique, relations entre les signifiants, etc.) et sans éviter d'ailleurs la confusion des critères, les rhétoriciens ont établi un inventaire de figures communément accepté mais qu'il serait peut-être juste de reconsidérer.

Dans la perspective rhétorique, le paradoxe est défini comme une figure qui consiste à rapprocher discursivement deux mots ou propositions apparemment contradictoires, afin d'attirer l'attention vers un énoncé « bizarre » pour mieux souligner ce qu'il veut dire au fond (cf. p. ex. D'ALEMBERT 1765, BEAUZÉE 1784, MORIER 1961, FONTANIER 1968). Plus précisément, les rhétoriciens parlent de la figure appelée *paradoxisme* : ce terme, forgé au XVIII^e siècle par Beauzée dans son *Encyclopédie Méthodique* (1784), devait servir à distinguer l'acception courante du mot *paradoxe* (« opinion contraire à l'opinion commune ; affirmation qui, au premier abord, paraît choquante ou absurde, mais qui, à la réflexion, est conforme à la réalité », MORIER 1961 : 838) et celle qui est utilisée dans les études du discours littéraire et oratoire (*paradoxisme* comme alliance de mots antithétiques, une mise en œuvre du paradoxe, un « artifice de langage par lequel des idées et des mots, ordinairement opposés et contradictoires entre eux, se trouvent rapprochés et combinés de manière que, tout en semblant se combattre et s'exclure réciproquement, ils frappent l'intelligence par le plus étonnant accord, et produisent le sens le plus vrai, comme le plus profond et le plus énergique », FONTANIER 1968 : 137). Cette distinction nous semble inutile¹ : quelle que soit la perspective dans laquelle on envisage le paradoxe, la confusion des acceptions du mot n'est pas difficile à éviter, et cela sans multiplier les termes.

¹ Tel est aussi l'avis de MOLINIÉ (1992 : 240) et de LANDHEER (1996 : 91).

C'est justement ce souci de simplicité qui devrait conduire à remanier les inventaires rhétoriques : il s'agirait pourtant non tellement de réduire le nombre des figures que de proposer une nouvelle hiérarchisation de leurs mécanismes selon un critère cohérent. En adoptant celui que nous considérons comme le plus important, à savoir le critère sémantique, il nous semble facile de remarquer que certaines figures fonctionnent selon un même mécanisme, alors que dans les inventaires rhétoriques, où toutes les figures ont un statut égal, la parenté sémantique entre elles n'est signalée que très faiblement, et d'une manière aléatoire. C'est en recourant aux concepts et aux méthodologies de la linguistique contemporaine qu'il est possible de décrire d'une façon pertinente aussi bien les points communs que les différences entre les figures et de définir la nature des critères pris en compte.

Les notions rhétoriques ont été produites par des théories linguistiques depuis longtemps disparues : on ne peut donc les réutiliser de manière non-critique, encore moins les utiliser pour fonder une sémantique, textuelle ou non. Au contraire, il revient à la sémantique de discerner les notions qui dans la rhétorique conservent aujourd'hui un noyau rationnel, pour les redéfinir au sein d'une problématique nouvelle (RASTIER 1987 : 175).

Ce postulat surgit dans les années 1970, où la problématique des figures rhétoriques (notamment celle des *tropes*) était très à la mode en suscitant de nombreux débats dans les études linguistiques et poétiques. L'effort des chercheurs tendait à expliquer notamment les mécanismes sémantiques des tropes (*cf.* l'essor des études consacrées à la métaphore, à la métonymie, à l'ironie, etc.), ce qui a suscité de l'intérêt aussi pour d'autres figures rhétoriques, vues désormais sous un jour différent. Citons par exemple COHEN (1979, première édition 1970) qui, après avoir analysé, à l'aide des critères sémantiques et logiques, les figures telles que la contradiction, l'oxymore, l'antithèse, l'impertinence, l'antiphrase, l'hyperbole et la litote, se trouve amené à dire :

Ces figures ne constituent qu'un sous-ensemble très réduit de l'inventaire rhétorique classique. Mais on a le droit de penser que beaucoup d'autres, enregistrées sous des noms différents, n'en sont que des variantes (COHEN 1979 : 107).

Il est permis d'y voir une exhortation implicite à repenser les catégorisations rhétoriques en les ordonnant selon des critères sémantiques : une nouvelle

classification que cette démarche pourrait contribuer à établir ne consisterait en effet pas en un appauvrissement des inventaires des figures, mais en leur hiérarchisation plus systématique.

Parmi les figures considérées comme apparentées au paradoxe, on énumère le plus souvent l'*antanaclase*, l'*antithèse*, le *contraire*, le *contraste*, l'*ironie*, l'*oxymore*, la *paradiastole* et la *paronomase* (cf. p. ex. MORIER 1961, DOUAY-SOUBLIN 1996). L'objectif central du présent article est d'explicitier leurs relations réciproques en mettant au premier plan leur mécanismes sémantiques : cela devrait permettre d'ordonner ces figures en fonction des critères pertinents pour chacune d'elles et d'en dégager des éléments pour une hiérarchisation plus adéquate. Pour le faire, il convient d'explicitier tout d'abord, ne serait-ce que sous forme d'esquisse, en quoi consiste le mécanisme sémantique du paradoxe (section II), afin de le comparer ensuite aux autres figures mentionnées (section III).

II. MÉCANISME SÉMANTIQUE DU PARADOXE

Le paradoxe sera défini ici comme un mécanisme sémantico-discursif impliquant les unités sémantiques de deux niveaux d'analyse :

1. celui des *sémèmes*, i.e. des unités lexicales (ou *lexèmes*) actualisées en discours, et des rapports qui s'établissent entre elles à travers les relations morpho-syntaxiques ;

2. celui des *sèmes*, i.e. des unités minimales de la substance du contenu (selon la terminologie de HJELMSLEV 1947) qui constituent les traits sémantiques de base, constitutifs des *sémèmes*².

C'est le niveau 2, plus élémentaire, qui est à considérer comme fondamental dans la conception proposée du paradoxe : celui-ci se crée en discours (dans sa dimension syntagmatique) à partir de sèmes appartenant à deux *sémèmes* différents et entrant dans deux relations simultanées :

(i) la relation d'**opposition** qui peut être de deux types : *contradiction* (appelée dans le cas de l'antonymie lexicale *complémentarité*, de type /mort/ vs /non mort/, où l'un des éléments correspond à la négation de l'autre) et *contrariété* (ou *incompatibilité*, de type /haut/ vs /bas/, où l'un des éléments opposés dépasse la négation de l'autre vers le plus ou vers le moins, les mots

² Pour la définition du sème et les problèmes de l'analyse de la microstructure des *sémèmes* pertinents ici, cf. notamment GREIMAS (1966), POTTIER (1974), RASTIER (1987, 2001).

qui servent à lexicaliser ces sèmes appartenant à des paradigmes scalaires, cf. p. ex. LYONS 1969 : 460-470, 1970 : 352-359³).

(ii) la relation de **jonction** discursive (sans laquelle une opposition sémique n'est pas encore un paradoxe), établie à travers les rapports syntaxiques qui unissent les sémèmes auxquels appartiennent les sèmes opposés pertinents.

Considérons les trois exemples suivants qui correspondent bien à ce que la rhétorique classe sous le nom de *paradoxisme* :

- (1) En vieillissant, on devient plus **fou** et plus **sage** (LA ROCHEFOUCAULD 1963 : 82),
- (2) L'**absence** n'est-elle pas, pour qui aime, la plus certaine, la plus efficace, la plus vivace, la plus indestructible, la plus fidèle des **présences** ? (PROUST 1935 : 142),
- (3) Monsieur, vous me croirez si vous voulez, dans le midi, il y a des concours d'ânes. / – D'ânes ? / – D'ânes. Comme j'ai l'honneur. Et ce sont les **laids** qui sont les **beaux**. / – Alors c'est comme les mulassières. Ce sont les laides qui sont les bonnes (HUGO 1963 : 65).

Le mécanisme sémantique du paradoxe se fonde dans tous les cas sur la double relation d'opposition et de jonction entre les unités de sens des sémèmes pertinents (mis ici en caractères gras) qui, du point de vue lexicologique, sont considérés comme des antonymes. Ainsi, dans (1), les sèmes opposés qui appartiennent aux sémèmes 'fou' et 'sage' (respectivement /non raison/ vs /raison/, /négatif/ vs /positif/, etc.) se trouvent discursivement joints à travers la structure de coordination syntaxique (on devient *plus fou ET plus sage*), ce qui garantit l'actualisation du paradoxe. Dans (2) et (3), la jonction des sèmes opposés pertinents (respectivement /non être là/ vs /être là/, /négatif/ vs /positif/ dans 'absence' et 'présences' et /laideur/ vs /beauté/, /repoussant/ vs /attrayant/ dans 'laids' et 'beaux') est assurée par les structures syntaxiques équatives qui expriment le rapport *X ÊTRE Y* (*absence ÊTRE présence, laids ÊTRE beaux*). Il est donc possible de voir que, malgré la diversité des réalisations du paradoxe au niveau morpho-syntaxique, son mécanisme est identique dans les trois cas, ce qui peut conduire à poser la primauté du critère sémantique (coïncidence des relations d'opposition et de jonction unissant les mêmes sèmes) par rapport au critère morpho-syntaxique (nature morphologique des sémèmes pertinents, les constructions syntaxiques dans lesquelles ils se trouvent impliqués), bien que ce dernier soit nécessaire pour assurer la jonction des sèmes.

³ Sur l'antonymie lexicale, cf. aussi GIERMAK-ZIELIŃSKA (1987, 1988).

III. PARADOXE ET FIGURES RHÉTORIQUES APPARENTÉES

Quant aux affinités du paradoxe avec d'autres figures, que DOUAY-SOUBLIN (1996) appelle « le cortège du paradoxe », elles ne sont négligées ni par les auteurs de dictionnaires (*cf.* p. ex. BEAUZÉE 1784, MORIER 1961, GŁOWIŃSKI *et al.* 2000), ni par les chercheurs s'occupant plus directement du paradoxe (*cf.* p. ex. DOUAY-SOUBLIN 1996, LANDHEER 1996). Comme c'était déjà signalé, cette famille de figures rhétoriques habituellement associées au paradoxe compte en somme une dizaine de membres (antanaclase, antithèse, contraire, contraste, ironie, oxymore, paradiastole, paronomase). Considérons-les tour à tour (selon l'ordre alphabétique qui ne présuppose aucune hiérarchisation préalable) pour dégager aussi bien leurs points communs que leurs divergences.

III.1. ANTANACLASE

L'antanaclase est une figure « qui consiste à répéter un mot dans une signification différente et quelquefois douteuse » (ABBÉ MALLET 1751 : 490), « qui réunit dans la même phrase des mots de différentes significations, mais matériellement composés des mêmes sons » (BEAUZÉE 1782 : 192-193), « dans laquelle le mot répété change de sens » (MORIER 1961 : 111). Considérons les exemples (4)-(7) qui illustrent cette figure :

- (4) Proculéius reprochait à son fils qu'il **attendoit** sa mort, et celui-ci ayant répliqué qu'il ne l'*attendoit* pas ; Eh bien, dit le père, je te prie de l'**attendre** (exemple de Quintilien, *in* : BEAUZÉE 1782 : 193).
- (5) C'est au **cœur** de la société qu'on manque le plus de **cœur** (PASCAL, *in* : MORIER 1961 : 111).
- (6) Le cœur a ses **raisons** que la **raison** ne connaît pas (*ibid.*).
- (7) Laissez les **morts** enterrer leurs **morts** (ABBÉ MALLET 1751 : 490).

Du point de vue sémantique, l'antanaclase peut être expliquée comme la présence, dans un même énoncé, de deux occurrences du même lexème dont chacun présente une acception différente. Cette différence, souvent très légère, est perçue dans l'interprétation grâce à l'opération de *dissimilation sémantique* (*cf.* RASTIER 1987 : 150-154, 2001 : 161) qui consiste à actualiser, sous l'effet du contexte, des sèmes opposés contextuels dans deux occurrences du même sémème, ou dans deux sémèmes parasyonymes. Ainsi, dans (4), les sémèmes 'attendoit' et 'attendre' acquerront dans l'interpréta-

tion respectivement les sèmes contextuels opposés /impatience/ vs /patience/, /espoir/ vs /résignation/, ce qui les fera correspondre à deux acceptions du lexème *attendre* : (1) *compter sur quelque chose* (2) *rester dans la même attitude, ne rien faire avant que quelque chose ne se produise* (PETIT ROBERT 1979). Cela permet d'interpréter la séquence (4) comme : *Proculéius reprochait à son fils d'espérer (de compter sur) sa mort prochaine et il lui a demandé de ne rien faire pour la précipiter*. Ce mécanisme marchera dans tous les autres exemples cités où, à chaque fois, deux occurrences du même lexème (*cœur, raison, morts*) sont dissimilables à travers l'actualisation de sèmes contextuels adéquats.

Il est facile de remarquer que l'effet de l'antanaclase se rapproche de celui du paradoxe (c'est pourquoi ces deux figures se trouvent souvent associées) : la coïncidence des signifiants employés dans deux contextes différents attire l'attention et exige de recourir à l'opération interprétative de dissimulation sémantique, alors que celle-ci est considérée comme propre surtout à l'interprétation des contradictions. Or, sémantiquement, certaines antanaclases sont des paradoxes par excellence : il s'agit là en effet des cas où deux occurrences d'un même lexème entrent dans le rapport logique de contradiction, établi à travers la négation de l'une d'entre elles (*cf.* les exemples 8-11) :

- (8) L'homme est le seul **animal** qui ne soit pas un **animal** (VIAN, *in* : LANDHEER 1996 : 104).
- (9) ... car parfois c'est bien **choisir** de ne **choisir** pas (MONTAIGNE, *ibid.*).
- (10) **Mourir** n'est pas **mourir**, mes amis, c'est changer (LAMARTINE, *ibid.*).
- (11) He **loved her**, sir, and **loved her** not (SHAKESPEARE, *ibid.*).

Ces antanaclases ne sont en fait rien d'autre que ce que LANDHEER (1996) appelle « paradoxe antanaclastique » et qui consiste à nier l'identité apparente des deux occurrences du même mot pour procéder à leur dissimilation qui, ensuite, conduit à la résorption discursive du paradoxe. Il est bien fréquent que ce dernier revête la forme de l'antanaclase, basée soit sur deux homonymes ou sur deux acceptions d'un mot polysémique (dans ce cas la figure est plus facilement susceptible de dissimilation et, par conséquent, semble plus acceptable), soit sur deux occurrences d'un lexème qui ne diffèrent que par un seul sème contextuel, celui-ci étant néanmoins suffisant pour assurer l'interprétation satisfaisante de la séquence. Dans tous ces cas pourtant, l'une des occurrences du lexème répété est niée à travers un opérateur négatif explicite.

III.2. ANTITHÈSE

L'antithèse est une « figure de Rhétorique, qui consiste à opposer des pensées les unes aux autres, pour leur donner plus de jour » (ABBÉ MALLET 1751 : 517), « qui (...) met en opposition des choses contraires, soit par le fond des pensées, soit par le tour de l'expression » (BEAUZÉE 1782 : 203-204) « afin que l'une mette l'autre en évidence » (MORIER 1961 : 114). Selon Morier, il s'agit là d'un mécanisme plutôt que d'une figure particulière, l'antithèse pouvant servir à l'actualisation d'autres figures, telles que par exemple l'antanaclase ou l'oxymore. Elle serait ainsi présente partout où se trouvent impliqués des termes antynomiques, que l'effet de la figure se manifeste sur le plan du signifiant ou sur celui du signifié⁴. Par exemple, le recours à l'antithèse est très fréquent dans les titres (*Les Rayons et les Ombres* ; *Autrefois – Aujourd'hui* : sous-titres des deux parties des *Contemplations* de Hugo, etc.), cette figure est à observer aussi dans les paires antynomiques pertinentes dans un contexte donné (p. ex. antithèse philosophique *macrocosme – microcosme*, religieuse *Dieu – Satan*, etc.).

Si donc l'antithèse est rapprochée du paradoxe, c'est qu'elle implique des termes opposés ; pourtant, du point de vue sémantique, une différence nette se dessine entre les deux figures. Elle consiste dans le fait que, dans l'antithèse, les éléments opposés coexistent dans une même séquence sans être discursivement joints, ce qui, comme on l'a vu, constitue une condition nécessaire de l'actualisation du paradoxe. Ainsi par exemple, le vers de Hugo :

(12) **Joyeux**, j'ai vingt-cinq ans ; **triste**, j'en ai cinquante (*Contemplations*),

n'est pas un paradoxe mais une antithèse, car *joyeux* et *triste* s'opposent certes au niveau lexical (*i.e.* comportent des traits sémantiques opposés), mais leurs sèmes opposés ne sont pas joints à travers des relations appropriées au niveau syntaxique. Ce manque de lien peut être explicité dans la paraphrase de (12) : *Quand je suis joyeux, je me sens comme si j'avais vingt-cinq ans ; quand je suis triste, c'est comme si j'en avais cinquante* où, malgré la coïncidence du sujet *je*, la divergence des plans temporels (*quand je*

⁴ Conformément à cette conception, Morier distingue plusieurs types d'antithèse : (1) *notionnelle* (opposition d'idées), (2) *sociale* (opposition de registres de langue, de conditions de vie, d'apparences vestimentaires, de manières), (3) *syntactique, grammaticale, morphologique*, (4) *phrastique*, (5) *diégétique* (ampleur de la préparation, sobriété de l'action), (6) *des couleurs, des valeurs*, (7) *phonique, rythmique* (cf. MORIER 1961 : 115).

suis joyeux vs quand je suis triste) et la comparaison virtuelle (*comme si*) excluent l'interprétation paradoxale.

III.3. CONTRAIRE ET CONTRASTE

Le contraire est défini en rhétorique comme « les choses opposées les unes aux autres » (ABBÉ MALLET 1754 : 121). Il existe plusieurs types de contraires : (1) les *adversatifs* : « ceux qui diffèrent absolument l'un de l'autre » (*ibid.*), p. ex. *vertu vs vice, paix vs guerre* ; (2) les *privatifs* : oppositions fondées sur la négation, p. ex. *animé vs inanimé* ; (3) les *contradictaires* : « ceux dont l'un affirme et l'autre nie la même chose ou le même sujet » (*ibid.*), p. ex. *elle est laide – non, elle est belle* ; (4) les *relatifs* (paires de termes opposés réciproques), p. ex. *père vs fils, disciple vs maître*.

Cette figure rhétorique est à rapprocher de celle appelée dans certains textes du XVIII^e siècle *contraste*. Un article anonyme de l'*Encyclopédie* (cf. BEAUZÉE et MARMONTEL 1972 : 509-510, cf. DOUAY-SOUBLIN 1996 : 227-229) la décrit de la manière suivante :

l'idée de Contraste nous rappelle que les deux objets que l'on considère s'excluent mutuellement ; que l'existence de l'un détruit l'existence de l'autre. Telles sont les choses que l'on appelle en langage de philosophie *privantia, contradicentia, contraria, opposita*. Dans tous les cas on suppose une troisième idée moyenne, à laquelle on compare les deux idées qui contrastent.

Par exemple, dans l'énoncé (13) :

(13) L'**enfer** est dans le cœur, le **ciel** est dans les yeux de l'hypocrite (cf. *ibid.*).

« l'idée moyenne » (idée ou sujet auquel se réfèrent les éléments opposés) est assurée par l'introduction du sujet *hypocrite*. Le contraste apparaît donc comme la mise en œuvre d'une paire de termes contraires, comme sa contextualisation ; pourtant, les deux figures s'apparentent fort à l'antithèse, elles peuvent même être considérées comme ses espèces, vu l'acception large de cette notion. Leur mécanisme sémantique est en effet analogue à celui de l'antithèse : les termes opposés, même contextualisés, sont situés sur deux plans différents (les locatifs *dans le cœur vs dans les yeux*), ce qui assure leur relative indépendance.

Certes, comme le contraste implique cette « idée moyenne », une certaine jonction de leurs traits sémantiques peut se laisser observer dans la séquence (13) : *l'hypocrite a l'enfer dans le cœur et le ciel dans les yeux* implique ef-

fectivement qu'il y a en lui à la fois l'enfer et le ciel. Une telle structure est typique du paradoxe, c'est pourquoi le contraste en est souvent rapproché ; cependant, cette convergence du sujet ne suffit pas à elle seule à assurer l'interprétation paradoxale de la séquence (cf. l'antithèse 12 où le mécanisme est bien similaire), d'autant plus que l'hypocrisie consiste justement à feindre des sentiments positifs en en éprouvant des négatifs. De même, le contraste comme *Le bien et le mal coexistent dans le monde* (idée moyenne : *monde*) correspond au mécanisme de l'antithèse et non pas à celui du paradoxe, puisqu'il s'agit là non pas d'une union des éléments opposés, mais plutôt de leur juxtaposition.

III.4. IRONIE

L'ironie diffère des autres figures considérées ici par le fait qu'elle appartient à la catégorie des *tropes*, c'est-à-dire des « figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot » (DUMARSAIS 1757 / 1988 : 69). Traditionnellement, on énumère six tropes : la *métaphore*, la *métonymie*, la *synecdoque*, la *litote*, l'*hyperbole* et l'*ironie* (parfois on y ajoute encore l'*énallage*). L'ironie est considérée comme le « trope qui laisse voir le propos à travers son contraire » (VOSSIUS 1978 : 499), « opposition transparente entre ce qui est littéralement et ce qui est vraiment dit » (ALLEMANN 1978 : 389), où le sens « véritable » peut être identifié grâce à l'opération de *renversement* opéré sur le sens « littéral » (de type : *quel joli temps ! = quel temps affreux !* ou *c'est un génie ! = c'est un imbécile !*). Du point de vue sémantique⁵, le mécanisme de l'ironie consiste à renverser la hiérarchie des deux contenus signifiés opposés (rattachés à un signifiant unique) où le Sé implicite (« intentionnel, suggéré, latent ») se superpose au Sé explicite (« littéral, manifeste, patent », KERBRAT-ORECCHIONI 1978 : 19) et devient le seul acceptable dans le contexte donné.

En ce qui concerne le rapport de l'ironie avec le paradoxe, il se fonde, comme dans le cas des autres figures présentées plus haut, sur la présence d'une *opposition de sens* pertinente, l'ironie étant basée sur un renversement de sens où le terme (ou groupe de termes) employé littéralement est remplacé dans l'interprétation par son antonyme. La différence consiste en ce

⁵ La linguistique contemporaine connaît plusieurs théories de l'ironie (comme *trope*, cf. KERBRAT-ORECCHIONI 1976, 1978, 1986 ; comme *métalogisme*, cf. GROUPE μ 1970, 1978 ; comme *mention*, cf. SPERBER et WILSON 1978 ; comme *énoncé polyphonique*, cf. DUCROT 1984), cette problème étant notamment débattu dans les années 70 et 80 du siècle passé.

que l'opposition présente dans l'ironie se manifeste *in absentia* (substitution d'un sens à un autre, inverse), alors que le paradoxe résulte de l'union d'éléments opposés présents tous les deux sur l'axe syntagmatique du discours : les deux termes opposés ou, plus précisément, les deux sèmes comportant des sèmes opposés doivent apparaître *explicitement* dans l'énoncé paradoxal.

Cependant, il n'est pas rare que la présence d'une antiphrase ironique coïncide dans la même séquence avec le mécanisme du paradoxe ; il y a même mieux : le paradoxe devient dans ce cas un marqueur d'ironie, parce que la tension sémantique qui résulte de l'opposition-jonction de traits sémantiques suggère d'autant plus une interprétation non littérale. Considérons les exemples (14) et (15) :

(14) Il est **aimable** comme une porte de **prison**.

(15) Le docteur Jaquemin Hérode appartenait à la haute église, laquelle est à peu près un **papisme sans pape** (HUGO 1963 : 81).

L'énoncé (14), ironique à n'en pas douter, constitue en même temps un énoncé paradoxal : il est en effet facile d'y repérer la double relation d'opposition et de jonction entre les sèmes appartenant aux sémèmes 'aimable' et 'prison' (/plaisant/ vs /non plaisant/, /agréable/ vs /désagréable/, etc.). Le paradoxe ainsi créé apparaît justement comme un marqueur d'ironie : le sème 'aimable', normalement classé dans la dimension évaluative //positif// (*aimable* : *agréable, qui plaît, qui cherche à faire plaisir*, PETIT ROBERT 1979), acquiert en contexte le trait sémantique opposé (/négatif/), ce qui lui fait perdre aussi ses autres sèmes typiques (comme /agréable/, /plaisant/, /qui inspire la sympathie/, etc.). Ceux-ci se trouvent remplacés en contexte par leurs contraires (/non agréable/, /qui déplaît/, /qui inspire le dégoût/, etc.) : la lexicalisation de ce nouveau faisceau sémique, dont la constitution est due justement au mécanisme d'interprétation tropique (suppression-adjonction de traits sémantiques en contexte), ne peut se faire qu'à l'aide des antonymes lexicaux de *aimable* (*odieux, désagréable*, etc.), ce qui n'est que l'explicitation du sens ironique implicite.

Dans (15), le SN *papisme sans pape* présente la relation d'opposition-jonction entre les sèmes (/autorité unique/ vs /non autorité/, etc.) des sémèmes 'papisme' (*soumission à l'autorité du pape, doctrine des partisans de l'autorité absolue du pape, péj. catholicisme romain*) et 'pape' (*chef suprême de l'Église, devenu après le schisme oriental et la Réforme, le chef de l'Église catholique romaine, GR*), les traits sémantiques de ce dernier sé-

même étant niés sous l'influence de ceux du sémème 'sans'⁶. Le mécanisme est le même que dans (14) : les sèmes de 'papisme' (/autorité unique/, /catholique/, etc.) se virtualisent dans l'interprétation ironique du syntagme en cédant leur place aux sèmes contextuels opposés (/non autorité unique/, /non catholique/, etc.)⁷. Or, cette interprétation tropique est suggérée entre autres par la présence du paradoxe, mais cela ne veut pas dire que ces deux figures s'apparentent du point de vue sémantique. Même s'il existe une convergence (aussi bien l'ironie que le paradoxe impliquent une opposition de sens), les différences qui viennent d'être signalées sont en effet trop considérables pour qu'il soit fondé de chercher de véritables analogies entre les mécanismes sémantiques des deux figures, le paradoxe étant, dans des énoncés comme (14) et (15), subordonné à l'ironie en tant que son marqueur.

III.5. OXYMORE (OXYMORON)

Figure considérée unanimement comme la plus apparentée au paradoxe, l'oxymore est défini comme une « sorte d'antithèse dans laquelle on rapproche deux mots contradictoires, l'un paraissant exclure logiquement l'autre » (MORIER 1961 : 828). Ce rapprochement a ceci de particulier que les structures syntaxiques dans lesquelles entrent les termes opposés assurent leur voisinage direct dans l'énoncé. Les exemples suivants illustrent cette figure :

- (16) Cette **obscur clarté** qui tombe des étoiles (CORNEILLE, *Le Cid*, IV, 3, in : BIET *et al.* 1989 : 159).
- (17) Le jour, si c'est du jour que cette **clarté sombre**, / N'a l'air de se lever que pour regarder l'ombre (HUGO, *L'Année terrible*, 1923).
- (18) Ils se traînent à peine en leur **vieille jeunesse** (GILBERT, in : MORIER 1961 : 829).
- (19) Mais l'anthropologie kantienne est plus profonde qui explique tout le développement de l'histoire par la lutte-concours, par l'« **insociable sociabilité** » de l'homme (LACROIX 1965 : 43-44).
- (20) La Henriade, ce poème si **agréablement irrégulier**... (MARIVAUX, *Le Miroir*, Veuve Duchesne, XII, 40, in : MORIER 1961 : 830).

⁶ Nous avons consacré un article au problème de la création du paradoxe dans des SN pareils avec *sans* (cf. WOŁOWSKA 2004).

⁷ La lexicalisation de ce sémème interprété ironiquement doit s'effectuer à travers l'emploi d'une *enclosure* (sous forme de préfixe ou d'un autre lexème) de type *pseudo-* ou *soi-disant* (*pseudo-papisme*, *papisme soi-disant*). Pour les enclosures (*ang. hedges* : « mots dont le sens contient implicitement le flou – mots dont le rôle est de rendre les choses plus floues ou moins floues », LAKOFF 1972 : 195, cf. RASTIER 1987 : 161-163).

Notons pourtant une certaine confusion terminologique qui apparaît dans le contexte de l'oxymore. Au XVIII^e siècle, les figures de ce type étaient parfois inventoriées sous le nom d'*opposition* (« figure de rhétorique, par laquelle l'on joint deux choses qui en apparence sont incompatibles, comme quand Horace parle d'une *folle sagesse*, et qu'Anacréon dit que l'amour est une *aimable folie* », DE JAUCOURT 1765 : 513), et le terme même d'*oxymore* était souvent considéré comme synonyme du *paradoxisme* (cf. BEAUZÉE 1784 : 744). Cette dernière relation, particulièrement intéressante dans la perspective adoptée ici, est bien fréquemment mentionnée dans les inventaires rhétoriques, les convergences entre ces deux figures étant soulignées jusqu'à aujourd'hui. Par exemple, GŁOWIŃSKI *et al.* (2000) définissent l'oxymore comme « związek frazeologiczny obejmujący dwa opozycyjne znaczeniowo wyrazy, najczęściej rzeczownik i określający go epitet, rzeczownik i czasownik lub czasownik i przysłówek ; w związku takim dochodzi do metaforycznego przekształcenia znaczeń obu słów, dającego efekt paradoksu ». Molinié, lui, pose que « l'oxymore établit une relation de contradiction entre deux termes qui dépendent l'un de l'autre ou sont coordonnés entre eux » (1992 : 235). C'est donc à partir du critère syntaxique qu'on distingue le paradoxe de l'oxymore, ce dernier consistant en un rapprochement plus direct des parties du discours (*substantif + adjectif, substantif + verbe, verbe + adverbe, adverbe + adjectif*). La définition de Morier va dans le même sens :

On rapprochera le paradoxe de l'*oxymore*. Tous deux réveillent l'attention en heurtant l'intelligence. Tous deux brusquent le lecteur pour qu'il ouvre les yeux. (...) Le paradoxisme évite cependant l'abrupt affrontement de l'oxymore, où les termes sont consécutifs. Moins brutal, il a souvent plus d'élégance (1961 : 839).

C'est sur le même aspect qu'insiste LANDHEER (1996 : 113-114)⁸ selon qui, « contrairement au paradoxe (...), l'oxymore est une expression verbale qui ne couvre qu'un seul constituant, le plus souvent une combinaison *Nom + Adjectif* » (comme *un squelette vivant, un silence éloquent, une obscure clarté, la neige ardente*, etc.). Dans cette conception traditionnelle, le paradoxe s'oppose à l'oxymore par le fait d'être toujours un énoncé à verbe (et non pas un seul syntagme nominal, adjectival ou adverbial) où il n'est pas obligatoire que les termes opposés se succèdent directement.

⁸ Même si, contrairement à ce que pose Morier, pour Landheer « le paradoxe a un effet discursif à la fois plus choquant et plus radical » que l'oxymore (1996 : 114).

Pourtant, du point de vue sémantique, le mécanisme général sur lequel se fonde l'oxymore ne diffère pas de celui du paradoxe : tous les deux consistent en une jonction discursive d'éléments opposés, malgré leur réalisation morpho-syntaxique et (éventuellement) leur force pragmatique différentes.

Sur le plan sémantique, l'oxymore est plus apparentée⁹ au paradoxe que l'antithèse. La différence avec le paradoxe est donc surtout une question d'étendue structurale et on peut dire que l'effet pragmatique de l'oxymore est plus restreint (LANDHEER 1996 : 114).

Dans cette perspective, la distinction entre, par exemple, le SN *un jeune vieillard* et la phrase verbale *c'est un homme qui est à la fois jeune et vieux*, effectuée dans la rhétorique pour appeler le premier *oxymore* et l'autre *paradoxe*, ne semble ni nécessaire ni même utile, si c'est avant tout le signifié qui doit être pris en compte. Notons en fait que les définitions rhétoriques du paradoxe et / ou de l'oxymore se concentrent justement sur leur contenu sémantique (*rapprochement des oppositions, union des contraires*), alors que le critère syntaxique, pourtant le seul pertinent dans cette distinction, n'y est signalé qu'en second lieu, en quelque sorte en passant. Bien entendu, cela ne veut pas dire que ce critère doit être totalement rejeté dans l'analyse linguistique des deux figures, loin de là, il est au contraire très important pour classer les réalisations particulières du mécanisme décrit plus haut. Pourtant, du point de vue sémantique, aucune différence pertinente ne s'observe entre ce que la rhétorique appelle respectivement *paradoxe* et *oxymore*, les exemples (16)-(20) pouvant être considérés comme des paradoxes au sens présenté dans la section II.

III.6. PARADIASTOLE

La paradiastole est rapprochée du paradoxe surtout là où on l'envisage du point de vue de son contenu. Comme le note Morier, « selon certains auteurs, qui considèrent avant tout le fond de la pensée, la paradiastole consiste dans une double interprétation d'une seule et même réalité » (1961 : 838) ; la même idée apparaît dans la définition qu'en donne Isidore de Séville : « il y a paradiastole chaque fois que nous présentons une chose en distinguant

⁹ Le nom *oxymore* fonctionne apparemment en deux genres (*m.n.* et *f.n.*) ; cf. p. ex. le *Grand Robert électronique* où il est masculin vs différents textes linguistiques (p. ex. BERRENDONNER 1981, LANDHEER 1996) où il est féminin. Ici, c'est le masculin qui sera gardé.

deux interprétations possibles » (*Origines*, 2, 21, 9, cité par MORIER, *ibid.*). Cette figure peut être illustrée par les exemples (21) et (22) où le procédé de la double interprétation est bien explicite :

- (21) Tu te dis **sage** quand tu es **fourbe**... **courageux** quand tu es **téméraire**, et **économe** quand tu es **mesquin** (exemple d'Isidore de Séville, *in* : MORIER, *ibid.*).
- (22) Ce que tu appelles **nuance**, je l'appelle **mensonge** ; / ce que tu nommes **pudeur**, je le nomme **hypocrisie** ; et quand tu parles de **circonstances**, je comprends **injustice** (MORIER, *ibid.*).

L'affinité de la paradiastole avec le paradoxe, sans être évidente dans tous les cas, s'observe notamment là où les deux interprétations impliquent des éléments de sens opposés. Cette particularité s'observe notamment dans l'exemple (21) où les paires des sémèmes 'sage' – 'fourbe', 'courageux' – 'téméraire', 'économe' – 'mesquin' se présentent dans ce contexte comme des oppositions, bien qu'ils ne soient pas des antonymes lexicaux. Cela est dû à l'actualisation, dans ces sémèmes, de traits sémantiques contextuels (afférents, *cf.* RASTIER 1987 : 53, 275) qui permettent de considérer comme opposés même des synonymes lexicaux ; dans certains cas, il est suffisant d'exposer certains de leurs sèmes stables. Ainsi par exemple, dans la paire 'courageux' – 'téméraire', le fait que les deux sémèmes se rapprochent par leur sens (*courageux* : qui agit malgré le danger ou la peur, *téméraire* : hardi à l'excès, avec imprudence, *PETIT ROBERT* 1979) rend mieux perceptibles dans ce contexte leurs traits sémantiques opposés (/prudence/ vs /non prudence/, /mesure/ vs /excès/, /vertu/ vs /vice/, etc.). Le même mécanisme est à observer aussi dans l'exemple (22), bien que les oppositions contextuelles y soient beaucoup moins évidentes : par exemple, l'opposition entre les sémèmes 'circonstances' et 'injustice' se fonde uniquement sur des traits afférents (comme le sème /justifiable/, actualisé contextuellement dans 'circonstances', qui entre dans l'opposition avec le sème /non justifiable/ du sémème 'injustice'). Quant à la jonction des sèmes opposés, elle est assurée dans les exemples (21) et (22) vu l'identité de l'objet auquel se réfèrent les éléments opposés, ce qui permet de voir dans ces paradiastoles des correspondances évidentes avec le mécanisme sémantique du paradoxe.

Cependant, il ne serait pas légitime de conclure que toutes les paradiastoles sont des paradoxes fondés sur des oppositions sémiques contextuelles. En effet, quoique l'idée même d'une double interprétation suppose normalement deux interprétations qui s'opposent (du moins sous certains égards), il n'est pas dit que l'opposition ainsi obtenue soit toujours pertinente dans le

contexte où la paradiastole se trouve employée. Dans bien des cas, son affinité avec le paradoxe ne sera que très difficilement perceptible.

III.7. PARONOMASE

Il s'agit là d'une « figure par laquelle on rapproche, dans la phrase, des mots offrant des sonorités analogues avec des sens différents » (MORIER 1961 : 843), comme par exemple *Ma douce Hélène – ma douce haleine* (Ronsard). Contrairement à ce qui se passe dans le cas des autres figures présentées plus haut (sauf peut-être l'antanaclase), l'effet de la paronomase implique avant tout le signifiant : une légère transformation de celui-ci (de sorte qu'il s'en forme une autre unité lexicale signifiante) fait apparaître un jeu de mots qui assume normalement une fonction esthétique ou ludique (cf. l'exemple 23).

(23) Lors dist le prieur claustral : Que fera cest hyvrongne icy ? Qu'on me le meine en prison. Troubler ainsi le *service divin* ! – Mais (dist le moyne) le *service du vin*... (RABELAIS, *Gargantua*, XXVII, in : MORIER, *ibid*).

En fait, si une opposition sémantique apparaît à cette occasion, elle est à considérer comme un effet supplémentaire de la paronomase, ce qui ne permet de rapprocher cette dernière du paradoxe que dans des cas très particuliers et assez rares. Il semble que ce soit plutôt la parenté évidente de la paronomase (deux lexèmes à signifiants semblables) avec l'antanaclase (deux occurrences d'un même lexème) qui conduise les auteurs des dictionnaires rhétoriques à chercher cette analogie, vu que certaines antanaclases sont effectivement des paradoxes par excellence (cf. III.1.). Les paronomases, au contraire, ne le sont en principe pas, il existe par contre des cas intermédiaires (entre l'antanaclase, la paronomase et le paradoxe) qu'il est difficile de classer d'une manière univoque, comme la séquence (24) :

(24) Pendant ce temps, le théâtre naturaliste déployait avec **suffisance** ses **insuffisances** (ANDRIEU 1962 : 40).

La coïncidence des signifiants ('suffisance' – 'insuffisance') n'est ici que partielle. La différence se fonde sur un opérateur de négation préfixé, ce qui ne permet de parler ni d'une pure antanaclase, puisqu'il ne s'agit pas ici de deux occurrences d'un même lexème, ni d'une paronomase, puisque la transformation du signifiant par la négation n'est pas pertinente dans la création

de cette figure. L'exemple (24) peut faire penser en revanche au mécanisme du paradoxe, fondé sur des oppositions entre les traits sémantiques des sémèmes 'suffisance' et 'insuffisances', mais cette coïncidence des signifiants (dont l'un est accompagné d'un préfixe négatif) ne constitue qu'un jeu de mots, l'opposition supposée étant tout de suite neutralisée dans l'interprétation (*déployer avec suffisance ses insuffisances = les déployer avec orgueil, avec présomption*). Ce même effet semble pouvoir apparaître aussi dans le cas des paronomases à proprement parler, mais là, à plus forte raison, les oppositions éventuelles se résorbent immédiatement dans l'interprétation.

IV. CONCLUSION : RELATIONS DU PARADOXE AVEC D'AUTRES FIGURES DU POINT DE VUE SEMANTIQUE

Les figures rhétoriques analysées dans la section III sont celles qu'on associe le plus souvent au paradoxe, mais cette liste n'est pas exhaustive. Certains auteurs mentionnent dans ce contexte aussi d'autres figures, comme l'*amphidoxe*, l'*antiphrase* ou la *contradiction* (cf. p. ex. TUȚESCU 1996 : 83). S'il n'en a pas été question ici, c'est qu'il s'agit là soit des figures très rarement signalées comme apparentées au paradoxe (amphidoxe), soit de mécanismes sémantico-logiques plus généraux (antiphrase, contradiction), qui apparaissent plus ou moins implicitement dans toutes les figures basées sur des oppositions sémantiques (ironie, paradoxe, oxymore, etc.)¹⁰. De toute façon, les huit figures considérées dans cet article (antanaclase, antithèse, contraire, contraste, ironie, oxymore, paradiastole et paronomase) constituent un « cortège du paradoxe » (DOUAY-SOUBLIN 1996) suffisamment nombreux pour pouvoir chercher des régularités dans les analyses qui précèdent et pour en tirer des conclusions plus générales. Ainsi, les observations suivantes sont à faire à ce propos :

1) Les inventaires rhétoriques qui placent toutes ces figures au même niveau se fondent sur des critères mal définis, souvent confondus et rarement explicités. Certes, les démarches méthodologiques de base valables en linguistique (choix de critères homogènes, hiérarchisation des niveaux d'ana-

¹⁰ Il nous semble en effet que considérer le rapport logique de *contradiction* comme une figure rhétorique est abusif dans la mesure où il relève forcément d'un autre niveau de généralité que, par exemple, le paradoxe, l'oxymore ou les tropes.

lyse, terminologie univoque et employée d'une manière conséquente) ne sont pas admis comme obligatoires dans les classements rhétoriques. Pourtant, toute précieuse que soit la tradition des classements de figures, il n'est pas recommandable de la reprendre sans modifications : même une analyse sémantique sommaire fait tout de suite ressortir cette confusion des critères (sémantique pour certaines figures, syntaxique ou phonologique pour d'autres) et elle fournit des consignes pour établir une hiérarchie méthodique des figures.

2) Considérés du point de vue sémantique, le paradoxe et les figures apparentées peuvent présenter ainsi les différences et les points communs suivants :

a) le mécanisme sémantique décrit dans la section II comme propre au *paradoxe* (opposition-jonction sémique) est identique dans le cas de l'*oxymore*, des *antanaclases* impliquant deux occurrences d'un même lexème dont l'une est niée moyennant un opérateur négatif explicite (*ne... pas*, *ne... jamais*, *ne... point*, etc.), des *paradiastoles* où l'opposition pertinente se fonde avant tout sur des traits sémantiques contextuels et l'*ironie* où le paradoxe résulte de l'emploi d'un lexème dans un contexte non approprié pour véhiculer le sens implicite opposé. Ces quatre figures doivent donc être considérées comme les plus proches parentes rhétoriques du paradoxe ;

b) les différences entre ces figures résident soit dans leur **réalisation syntaxique** (*paradoxe vs oxymore*), soit dans la **nature des sèmes**, stables ou contextuels, qui sont impliqués dans l'actualisation du mécanisme d'opposition-jonction (*paradoxe vs paradiastole*), soit encore dans leur **caractère équipollent** (*paradoxe vs antanaclase*, *paradoxe vs paradiastole* *paradoxe vs ironie*) : en effet, seulement certaines antanaclases (celles qui remplissent les conditions explicitées plus haut) sont paradoxales, il en va de même des énoncés ironiques et les paradiastoles (qui ne doivent pas forcément présenter d'oppositions sémiques) ;

c) si l'*antithèse*, le *contraire* et le *contraste* s'apparentent au paradoxe à un degré bien moindre, c'est qu'ils réalisent uniquement l'une des deux relations fondamentales de son mécanisme sémantique, celle d'opposition. En effet, les traits sémantiques opposés repérables dans ces figures ne sont pas joints au niveau des relations syntaxiques qui unissent les sémèmes pertinents, ce qui les rend contextuellement autonomes et bloque l'effet de paradoxe ;

d) enfin, dans le cas de la *paronomase*, sa parenté avec le paradoxe n'est qu'apparente : elle concerne seulement une certaine analogie au niveau du signifiant, la coïncidence de celui-ci étant souvent un trait caractéristique du

paradoxe (notamment dans les paradoxes antanaclastiques), mais sans qu'il s'agisse là des transformations du signifiant propres à la paronomase (de type *divin – du vin*).

Les relations réciproques entre les figures analysées ici se laissent représenter ainsi sous forme de tableau :

Tableau I : Les relations sémantiques entre le paradoxe et les figures apparentées

	Différence de sens sans opposition	Opposition de sens	Jonction des sèmes opposés
Opposition / différence in presentia (les deux termes constituant de la figure présents sur l'axe syntagmatique du discours)	ANTANACLASE PARADIASTOLE		
	PARONOMASE	CONTRAIRE CONTRASTE ANTITHÈSE	
		PARADOXE OXYMORE	
Opposition in absentia (substitution d'un sens à un autre)		IRONIE	

En ce qui concerne les **rapports hiérarchiques** entre ces neuf figures (antanaclase, antithèse, contraire, contraste, ironie, oxymore, paradoxe, paradiastole et paronomase), si on les envisage du point de vue du mécanisme sémantique du paradoxe, ce dernier apparaît comme l'hyperonyme de l'*oxymore* (dans toutes ses réalisations possibles, la différence se situant uniquement au niveau syntaxique), de certaines *antanaclases* où, des deux occurrences d'un même lexème, l'une se trouve niée, et des *paradiastoles* où l'actualisation de sèmes contextuels permet le repérage d'une opposition pertinente :

Tableau II : Le paradoxe et les figures constituant ses réalisations particulières

Hyperonyme	PARADOXE		
Hyponymes	OXYMORE (toutes les réalisations)	ANTANACLASE (2 occurrences du lexème X dont l'une est niée)	PARADIASTOLE (opposition sémique établie contextuellement)

Les autres antanaclases et les paradiastoles (où l'effet de la figure se fonde sur une *différence* mais non sur une *opposition de sens*) ne sont pas à considérer comme apparentées au paradoxe. Par contre, celui-ci doit être classé comme subordonné à l'*ironie* dans les énoncés possibles à interpréter comme à la fois ironiques et paradoxaux, vu qu'il ne constitue qu'un marqueur de ce trope :

Tableau III : Le rapport du paradoxe avec l'ironie

IRONIE	
PARADOXE	AUTRES RÉALISATIONS DE L'IRONIE
<i>marqueur de l'ironie</i> : l'opposition sémique présente sur l'axe syntagmatique du discours suggère la nécessité d'opérer une antiphrase au niveau paradigmatique (substitution d'un antonyme à l'un des lexèmes à sèmes opposés)	antiphrase suggérée par des indices contextuels non sémantiques (p. ex. <i>Quel joli temps !</i> quand il pleut)

Enfin, ses relations avec les quatre autres figures (*antithèse*, *contraire*, *contraste* et *paronomase*) ne peuvent pas être considérées selon le critère d'*hyperonymie* – *hyponymie*, vu que la parenté ne concerne ici qu'un seul aspect, celui de la présence d'une opposition pertinente. Le paradoxe diffère de ces figures par le fait de présenter une jonction de sèmes opposés, réalisée au niveau des relations syntaxiques entre les sémèmes impliqués. Ce critère est en fait indifférent dans le cas de la paronomase (où il s'agit avant tout d'un jeu sur le signifiant), ainsi que dans celui des trois autres figures, où il s'agit par principe de juxtaposer les éléments opposés et non pas de les joindre. Cela empêche donc de hiérarchiser ces figures par rapport au paradoxe. Notons que le *contraire* apparaît comme synonyme rhétorique de l'*opposition* (au sens technique du terme) et, par là, peut être considéré comme constitutif du paradoxe. Pourtant, il s'agirait alors de l'envisager non pas comme une *figure* mais comme une *relation*, ce qui le met du coup à un niveau d'analyse différent.

Tableau IV : Rapports du paradoxe avec les figures partiellement apparentées

OPPOSITION PERTINENTE		JONCTION DE SÈMES OPPOSÉS
au niveau du signifiant	au niveau du signifié	
PARONOMASE	ANTITHÈSE CONTRAIRE CONTRASTE	PARADOXE

En somme, l'analyse sémantique des figures associées habituellement au paradoxe permet d'explicitier leurs rapports réciproques en dégagant aussi bien leurs points communs que les divergences de leur nature. Cela permet de les décrire et hiérarchiser d'une manière systématique, ce qui n'est pas le cas des classements rhétoriques traditionnels, où la richesse des observations ne trouve pas un appui suffisant dans la réflexion théorique sur leur aspect sémantique. Il serait sans doute souhaitable de soumettre à une analyse méthodique l'ensemble des figures rhétoriques pour dégager les rapports sémantiques qui existent entre elles et pour en proposer une description cohérente. Celle-ci ne consisterait d'ailleurs pas forcément à changer tous les paramètres de l'analyse, mais plutôt à ordonner les figures au sein des inventaires traditionnels en les hiérarchisant selon des critères adéquats. Une telle description sémantique pourrait ainsi développer les acquis de la rhétorique en faisant jouer les distinctions traditionnelles (tropes *vs* non tropes, figures fondées sur les variations du signifiant *vs* « figures de pensée », impliquant des effets stylistiques au niveau du contenu, etc.), comme cela a été déjà fait dans la matière des tropes. Mais le plus important serait d'éliminer la confusion de critères, signalée déjà dans la section I comme un trait caractéristique des classements rhétoriques connus¹¹, ce qui permettrait de mieux expliquer aussi les fonctions pragmatiques que les figures sont susceptibles d'assumer en discours.

RÉFÉRENCES

I. OUVRAGES ET ARTICLES

- ALLEMANN, B. (1978) : « De l'ironie en tant que principe littéraire », *Poétique*, 36, 385-398.
- COHEN, J. (1979) : « Théorie de la figure », *in* : T. TODOROV, G. GENETTE (éds.), *Sémantique de la poésie*, Paris, Seuil, 84-127 (paru originellement dans *Communications*, 16, 1970).
- DOUAY-SOUBLIN, F. (1996) : « Le Paradoxe et son cortège : de l'Encyclopédie à l'Encyclopédie Méthodique », *in* : R. LANDHEER, P.J. SMITH, *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, coll. « Histoire d'idées et critique littéraire », vol. 350, 221-237.
- DUCROT, O. (1984) : « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », *in* : *Le Dire et le Dit*, Paris, Minuit, 173-233.

¹¹ Il est important, par exemple, de bien distinguer entre les « figures » qui correspondent à des relations sémantico-logiques ou à des opérations plus générales (*antiphrase*, *contradiction*, *opposition*, etc.) et celles qui font de ces relations un usage particulier (*ironie*, *paradoxe*, *contraste*, etc.).

- DUMARSAIS, C. (1757 / 1988) : *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.
- FONTANIER, P. (1968) : *Les figures du discours*, Flammarion, Paris.
- GIERMAK-ZIELIŃSKA, T. (1987) : *Étude sur l'antonymie en français, thèse d'État*, Warszawa, Université de Varsovie.
- (1988) : « Les adjectifs antonymes. Statut logique et interprétation sémantique », *Langages*, 89, 109-124.
- GODART-WENDLING, B. (1996) : « 'Je mens' : histoires sémantique et logique d'un paradoxe », in : R. LANDHEER, P. J. SMITH, *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, coll. « Histoire d'idées et critique littéraire », vol. 350, 17-38.
- GREIMAS, A. J. (1966) : *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GROUPE μ (1970) : *Rhétorique générale*, Paris, Seuil.
- (1978) : « Ironique et iconique », *Poétique*, 36, 427-442.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1976) : « Problématique de l'isotopie », *Linguistique et sémiologie*, I, 11-33.
- (1978) : « Ironie comme trope », *Poétique*, 36, 108-127.
- (1986) : *L'Implicite*, Paris, Armand Colin.
- LAKOFF, G. (1972) : « Hedges : a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts », *C.L.S.*, 8, 183-228.
- LANDHEER, R. (1996) : « Le paradoxe : un mécanisme de bascule », in : R. LANDHEER, P. J. SMITH, *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, coll. « Histoire d'idées et critique littéraire », vol. 350, 91-116.
- LYONS, J. (1969) : *Introduction to theoretical linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- (1970) : *Linguistique générale*, Paris, Larousse.
- POTTIER, B. (1974) : *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- RASTIER, F. (1987) : *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- (2001) : *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- SPERBER, D. / WILSON, D. (1978) : « Les ironies comme mentions », *Poétique*, 36, 399-412.
- TUȚESCU, M. (1996) : « Paradoxe, univers de croyance et pertinence argumentative », in : R. LANDHEER, P. J. SMITH, *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, coll. « Histoire d'idées et critique littéraire », vol. 350, 75-90.
- VOSSIUS, G.-J. (1643 / 1978) : « Rhétorique de l'ironie (Document) », *Poétique*, 36, 495-508.
- WOŁOWSKA, K. (2004) : « La relation de contradiction à l'échelle de la microstructure sémique : l'exemple du SN \rightarrow nom + SPrép (sans + nom) », *Roczniki Humanistyczne*, z. 5., t. LII, Lublin, TN KUL, 145-167.

II. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES :

- ABBÉ MALLET (1751), in : DIDEROT D., D'ALEMBERT J. L. (1969) : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres (1751-1765)*, 20 vol., Briasson, David, Paris, le Breton.
- BEAUZÉE N. / MARMONTEL J.-F. (1982, 1784, 1786) : *Encyclopédie Méthodique. Grammaire & Littérature*, 3 vol., Paris et Liège, Panckoucke et Plomteux.
- D'ALEMBERT, J. L. (1765), in : DIDEROT D., D'ALEMBERT J.L. (1969) : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres (1751-1765)*, 20 vol., Briasson, David, Paris, le Breton.

- DE JAUCOURT (1765), in : DIDEROT D., D'ALEMBERT J. L. (1969) : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres (1751-1765)*, 20 vol., Briasson, David, Paris, le Breton.
- GŁOWIŃSKI M. et al., (2000) : *Słownik terminów literackich*, Wrocław, Ossolineum.
- MOLINIE, G. (1992) : *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Les Usuels de Poche.
- MORIER, H. (1961) : *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF.
- PETT ROBERT (1e) (1979), Paris, Société du Nouveau Littré.

III. SOURCES DES EXEMPLES CITÉS :

- ABBÉ MALLET (1751), in : DIDEROT D., D'ALEMBERT J. L. (1969) : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres (1751-1765)*, 20 vol., Briasson, David, Paris, le Breton.
- ANDRIEU, J.-M. (1962) : *Maurice Maeterlinck*, Paris, Éditions universitaires.
- BEAUZÉE, N. / MARMONTEL J.-F. (1982, 1784, 1786) : *Encyclopédie Méthodique. Grammaire & Littérature*, 3 vol., Paris et Liège, Panckoucke et Plomteux.
- BIET, Ch. et al. (1989), *Littérature, Techniques littéraires*, Magnard, coll. « Littérature ».
- HUGO, V. (1923) : *L'Année terrible*, févr. 1871, Paris, Flammarion.
- (1957), *Les Contemplations*, Paris, Garnier, coll. « Classiques ».
- (1963), *Les Travailleurs de la mer*, in : *Romans*, t. 3, Paris, Seuil.
- LACROIX, J. (1965) : *L'échec*, Paris, PUF, coll. « Initiation philosophique ».
- LANDHEER, R. (1996) : « Le paradoxe : un mécanisme de bascule », in : R. LANDHEER., P. J. SMITH, *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, Droz, coll. « Histoire d'idées et critique littéraire », vol. 350, 91-116.
- LA ROCHEFOUCAULD (1963) : *Maximes et pensées*, Lausanne, Rencontre.
- MORIER, H. (1961) : *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF.
- PROUST, M. (1935) : *Les Plaisirs et les Jours*, in : *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, Gallimard.

PARADOKS I FIGURY POKREWNE: KILKA UWAG NA TEMAT KRYTERIUM SEMANTYCZNEGO W KLASYFIKACJACH RETORYCZNYCH

Streszczenie

Tradycyjne klasyfikacje zabiegów retorycznych uwzględniają paradoks jako figurę polegającą na połączeniu przeciwieństw w celu zwrócenia uwagi na głębszy, prawdziwy sens wypowiedzenia, nie opisują jednak metodycznie jego mechanizmów semantycznych. Podobnie rzecz ma się z innymi figurami, z których niektóre (jak antanaklaza, antyteza, przeciwieństwo, kontrast, ironia, oksymoron, paradiastola i paronomazja) są intuicyjnie kojarzone z paradoksem ze względu na pewne podobieństwa, oparte głównie na obecności wyraźnych opozycji na poziomie sensu lub, rzadziej, wyrażenia. Różnią się one jednak znacznie na płaszczyźnie morfologiczno-składniowej, która wydaje się podstawowym punktem odniesienia w klasyfikacjach figur retorycznych, podczas gdy kryterium semantyczne, wykazujące w większości przypadków częściową lub całkowitą identyczność mechanizmów, według których działają te figury, zostaje najczęściej pomijane. Celem niniejszego artykułu jest prześledzenie funkcjonowania paradoksu i figur mu „po-

krewnych” w świetle ich wzajemnych związków semantycznych, co pozwala na wyodrębnienie przy pomocy metodologii językoznawczej nowych kategorii klasyfikacji i może stać się punktem wyjścia do bardziej systematycznej hierarchizacji powszechnie znanych figur retorycznych.

Streszcza Katarzyna Wołowska

Słowa kluczowe : paradoks, dyskurs, figura retoryczna, semantyka.

Mots clefs : paradoxe, discours, figure rhétorique, sémantique.

Key words : paradox, discourse, rhetorical figure, semantics.